

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
 ; ; six mois, 14 ; ;
 ; ; un an, 25 ; ;

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue Nain, 1.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées la veille de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAYAS LAFFITE BULLIER et C^{ie} pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX, 9 MARS 1869.

Bulletin politique.

Le Sénat a reçu mardi transmission de la loi approuvant les traités passés entre la ville de Paris et le Crédit Foncier. L'Assemblée a voté l'ordre du jour sur la pétition relative à l'enseignement de l'économie politique. On a commencé la discussion de la réforme à introduire dans les opérations des caisses d'épargne, afin de les rendre accessibles aux populations rurales. Après deux intéressants discours de MM. Gouin et Charles Dupin, la délibération a été continuée à vendredi.

Le même jour, la séance du Corps législatif a été remplie par la discussion de l'interpellation de MM. Pazyg, sur les octrois : l'ordre du jour a été voté par la Chambre. Hier, c'est la question des cimetières de Paris qui a occupé nos représentants.

D'après la *Nouvelle Presse libre*, de Vienne, des négociations seraient sur le point de s'engager entre la France et la Belgique, en vue d'une union politique et commerciale. Il serait à désirer dans l'intérêt des deux pays que telle fut, en effet, la solution du différend actuel, mais en l'absence de toute autre preuve, nous ne pouvons que reproduire sous toute réserve la nouvelle donnée par le journal autrichien.

L'*Avenir*, de Berlin, confirme nos prévisions quant à la portée de l'entrevue qui a eu lieu dernièrement entre le roi de Prusse et Mgr Volouski, camérier du Pape. « Ce fait, dit le journal prussien, ne pourra manquer de donner un nouvel aliment aux bruits relatifs à l'établissement d'un nonce du Pape en Prusse. » Que deviennent alors les démentis donnés à ce sujet par la presse officielle de Berlin ?

Nous avons sous les yeux le texte du toast porté au dîner que M. Bankroft, ambassadeur des Etats Unis à Berlin, a

donné pour célébrer l'avènement du général Grant à la présidence. M. de Bismark prétend que « c'est un roi de Prusse, Frédéric II, qui, le premier parmi les souverains non-belligérants, a salué la République américaine à son aurore. » Le difficile n'est pas de saluer un peuple victorieux, c'est d'aider ce peuple à remporter la victoire. Voilà ce qu'ont fait Louis XVI et la France, que M. de Bismark n'a pas daigné nommer, on devine pourquoi.

La *Gazette de Spener* déclare sans fondement les renseignements donnés par une correspondance de Florence sur les motifs du rappel de M. d'Udedom. La feuille autrichienne déclare « que ce rappel n'a eu lieu que pour des motifs d'ordre exclusivement privés, dont il n'y a plus lieu d'occuper l'opinion publique. »

Il est de nouvelle question d'une entrevue entre les souverains d'Autriche et d'Italie. Le roi Victor-Emmanuel vient de charger son aide de camp, général Della Rocca, d'aller saluer, de sa part, à Trieste, l'Empereur François-Joseph.

Dans une réunion de la section de jurisprudence de la science sociale, tenue mardi à Londres, on a lu un mémoire de M. G. Harris sur le droit d'aisance, dans lequel il est dit que ce droit ne saurait être maintenu en matière de propriété foncière. A la suite d'une intéressante discussion, il a été décidé que l'on adresserait une pétition au Parlement en faveur du bill de M. Locke-King, qui demande l'abolition du droit d'aisance.

Une dépêche de New-York annonce une nouvelle victoire remportée par les troupes espagnoles sur les insurgés de Cuba : 4,000 de ces derniers auraient été battus près de Puerto-Principe. La pacification complète de l'île paraît prochaine; l'*Impartial*, de Madrid, annonce que le gouvernement a télégraphié au général Dulce, l'ordre de suspendre l'exécution de toutes les condamnations capitales prononcées contre les insurgés.

J. RENOUX.

Le Journal officiel d'aujourd'hui publie le rapport suivant adressé à l'Empereur par le ministre du commerce : Paris, le 10 mars 1869.

Sire, Votre Majesté, préoccupée des plaintes que lui ont fait entendre les filateurs et les fabricants de tissus des départements du Haut Rhin et des Vosges contre les admissions temporaires, m'a confié la mission d'examiner ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans ces doléances, et si véritablement il fallait attribuer aux admissions temporaires le malaise actuel de l'industrie des tissus.

Les plaintes contre les admissions temporaires ne remontent pas à plus de deux ans; elles sont nées d'un état de souffrance qui n'est pas particulier à la France, mais qui pèse sur toute l'industrie du coton en Europe. L'Angleterre elle-même le subit à un tel degré, que la chambre de commerce de Manchester le signalait dernièrement à la chambre des communes, et que toutes les fabriques ont adopté unanimement une réduction d'heures de travail.

Les admissions temporaires viennent-elles aggraver cette situation? Les filateurs et tisseurs l'affirment, mais les imprimeurs le nient, et si la filature et le tissage méritent tout l'intérêt du gouvernement, le commerce d'impressions sur étoffes, qui, depuis huit ans, a vécu et grandi sur la foi des admissions temporaires, a droit également à toute sa sollicitude.

Dans cette situation et pour essayer de jeter quelque lumière sur les causes d'un malaise qui sont peut-être multiples, pour permettre à tous les faits de se produire, à toutes les idées de se faire jour, j'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté de nommer une commission chargée d'étudier, sous la présidence du ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, toutes les questions relatives à l'admission temporaire des tissus en France, et de désigner, pour en faire partie, les membres suivants, savoir :

MM. Albert Schlumberger, président de la chambre de commerce de Mulhouse; Sperry, filateur et tisseur, de la maison Vaucher; Aimé Scillière, filateur à Senones; Jean Dollfus, maire de Mulhouse; Edouard Gros, de la maison Roman, Marceau et Cie; Thierry Mieg, imprimeur sur étoffes;

Ozenne, conseiller d'Etat, directeur du commerce extérieur, vice-président de la commission; Heurtier, conseiller d'Etat; Gaudin, conseiller d'Etat; Chamblain, conseiller d'Etat; Amé, administrateur des douanes; Aylies, auditeur au conseil d'Etat, secrétaire.

Je suis avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, Le très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur.

Le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics,

E. GRESSIER.

Approuvé : NAPOLEON.

CORRESPONDANCE PARISIENNE

Paris, mercredi 10 mars.

Laquelle doit l'emporter, dans les préoccupations du public de la question intérieure ou de la question extérieure, ou en d'autres termes, la guerre va-t-elle éclater, ou bien le gouvernement va-t-il poursuivre à l'extérieur l'œuvre des transformations politiques?

C'est ainsi que j'ai entendu hier un homme politique rompu aux affaires, exposer le problème de la situation. Ou bien la guerre, ou bien de nouvelles réformes, c'est-à-dire un nouvel essai de couronnement de l'édifice. Le dilemme n'est pas précisément rassurant, puisqu'il affirme sous une forme très nette que le *status quo* ne peut être maintenu, et qu'il faut un nouveau.

En admettant que cette affirmation soit l'expression de la vérité, il faut constater que les vœux de la majorité sont manifestes. Je parle, bien entendu, de la majorité du pays. Ils sont pour la paix. Toute la question est de savoir dans quelle mesure le gouvernement doit et peut faire un nouveau pas en avant. Les récents débats des Chambres ont remué profondément le monde officiel; et dans l'entourage du souverain la lutte est engagée entre les autoritaires et les libéraux. Cette homogénéité des membres du Cabinet, dont M. Rouher a récemment au Sénat exposé la nécessité s'est trouvée en partie détruite ou tout au moins compromise par les surprises de la discussion sur l'affaire de

la ville de Paris. La situation du ministère s'est trouvée ébranlée; et c'est de ce côté, au dire d'hommes expérimentés et essentiellement conservateurs, que le gouvernement doit d'abord porter son attention.

Changements dans les personnes, ou changements dans les attributions nous ne pouvons rien préciser, mais on nous assure qu'il se prépare quelque chose et que nous verrons avant peu une évolution nouvelle et essentiellement pacifique. Tenons-nous donc dans l'attente, et souhaitons qu'une guerre ne vienne pas distraire le gouvernement et le pays de l'amélioration progressive des institutions.

On parle beaucoup des progrès que fait l'influence de Prince Napoléon. Il devait se rendre en Italie il y a quelques semaines pour hâter sa convalescence; la politique l'a retenu à Paris. Ses amis disent qu'il ne tardera pas à reprendre une grande situation dans la politique active. Je dois noter ces bruits, mais je vous engage à ne les accueillir qu'avec réserve; vous pourriez croire quand vous auriez vu.

Vous vous rappelez le voyage que le Prince fit à Vienne l'année dernière: On assure que c'est lui qui jeta alors les bases de l'alliance austro-franco-italienne dont il est tout parlé depuis quelques jours.

Les nouvelles de l'extérieur ne précisent aujourd'hui aucun fait grave.

Les Espagnols ne semblent pas très pressés de se choisir un roi. Cependant une première escarmouche a eu lieu aux Cortes à propos de la candidature du duc de Montpensier; l'amiral Topete a hautement proclamé ses sympathies pour le prince, et il n'a pas été désavoué par les autres membres du cabinet.

M. de Beyens, ministre de Belgique, a été reçu hier par l'Empereur. M. de la Guéronnière est toujours à Paris. Il est curieux de constater la contradiction frappante qui existe entre les affirmations des diverses feuilles qui reçoivent des communications plus ou moins officielles. La *Patrie*, docteur tant pis, déclare que le cabinet belge persiste dans la voie où il est engagé; l'*Etendard*, docteur tant mieux, affirme que la question belge se réduit à présent à une simple discussion de tarifs sur les lignes appartenant aux deux pays. Nous croyons que la vérité n'est ni d'un côté, ni de l'autre, et que la situation ne se dessinera clairement qu'après le retour à Bruxelles de M. de la Guéronnière.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

du 10 Mars 1869.

— 8 —

MADemoiselle DE CHAVAS.

Suite. — (Voir le Journal de Roubaix du 7 mars.)

XVII

— Les premiers mois du mariage de Paul, avaient été, comme c'est assez l'ordinaire, une succession de fêtes et de plaisirs laissant peu de place à la réflexion. Epris de la beauté de sa jeune femme, il ne pouvait rester insensible à l'admiration qu'elle inspirait partout, et son orgueil en était flatté. Mais il se blasa vite sur ce bonheur très-négatif.

Encore si la jeune femme avait apporté à son mari un cœur dévoué, s'il avait rencontré en elle des qualités solides, ou même, à leur défaut, un peu de sympathie, il n'eût pas demandé davantage. Mais Héloïse était pour tout dire une désespérante nullité. N'ayant reçu que cette éducation superficielle dont notre époque a le triste

privilege, tout ce qui intéressait l'artiste était pour elle lettre close. Pour elle tout d'abord, la peinture se réduisait à une forte sale chose, sentant mauvais et souillant les vêtements et les mains. Parfois pourtant elle consentait à pénétrer dans l'atelier de son mari; mais ce n'était certes pas pour y admirer ses œuvres. Elle y jetait à peine un coup d'œil distraité. Sans respect pour la Muse, elle eût voulu la forcer à désertier son sanctuaire; la plus souvent, elle commençait par arracher le pinceau des mains du peintre.

— Voyons, lui disait-elle avec une candeur que Paul avait d'abord trouvée charmante, je suis là près de toi, et tu ne sais regarder que tes vieilles toiles enfumées? Avoue que tu n'es guère aimable! Vous, j'ai fait tout exprès pour toi une ravissante toilette. Je suis sûre que si je ne te le disais pas, tu ne le remarquerais même pas!

J'ai changé de coiffure aussi! Il me semble que celle-ci me va très-bien. Qu'en pen es-tu? te plaît-elle? Dans le principe, Paul s'était précité à ce qu'il appelait des gentilles de l'art; il avait discuté de très-bonne grâce chiffres et parures; cette complaisance ne pouvait pas durer longtemps. Il fallait à l'esprit de l'artiste d'autres aliments.

Mais si, oublieux de la complète ignorance de sa femme, il se lançait devant elle dans des dissertations, lui parlait avec passion de son art pour lequel il professait un véritable culte, les hailllements irrévérencieux d'Héloïse le faisaient tour à tour retomber des hauteurs de son enthousiasme sur la plate réalité. Paul insistait pour visiter avec elle les musées, espérant sans doute que le vue

de tant de chefs-d'œuvre allumerait dans cette tête vide une petite étincelle. Ses essais ne furent pas heureux.

Héloïse s'était arrêtée très-indifférente devant plusieurs tableaux. En passant devant la Jeanne d'Arc, elle fit une exclamation admirative. Paul eut un triplement de joie. Ce tableau lui rappelait tant de souvenirs! une époque si agréable de sa vie!

Héloïse allait-elle enfin être pour lui ce qu'aurait été Gabrielle? Aussi avec quelle impatience attendait-il le premier mot qui en s'échappant de ses lèvres trahirait son admiration pour Raphaël. La déception fut grande.

— Ah! dit la jeune femme, quelle drôle de coiffure! Elle ferait bien pour un costume de bal travesti! Tu me la copieras, n'est-ce pas? pour que je la fasse voir à ma modiste. Par un brusque mouvement, le peintre l'entraîna bien loin du portrait. Il lui semblait qu'elle venait de commettre une vraie profanation.

— En vérité, dit-il avec amertume, tandis que la coupable sans le savoir le regardait avec étonnement, je perds mon temps ici, et nous nous fatiguons en pure perte. Tu feras mieux à l'avenir, ma chère amie, de borner tes excursions artistiques chez la marchande de modes. Ses œuvres sont les seules que tu puisses comprendre.

Insensiblement il retourna à ses habitudes de jeune homme, laissant sa femme dépenser sa vie en niaiseries; passer son temps à aller caqueter de maison en maison; faire assaut de toilettes avec des amies aussi frivoles qu'elle; s'annihiler en un mot de plus en plus et préparer

ainsi à elle et à lui un déplorable avenir. Mais Paul fermait alors volontairement les yeux pour ne pas voir. Vouloir oublier ses ennuis domestiques, il s'étourdissait dans la société des artistes. Son atelier était redevenu son monde.

Par une singulière bizarrerie, il se prit d'une belle passion pour le tableau que lui avait inspiré Gabrielle.

Une réelle inspiration guidait son pinceau; les connaisseurs privilégiés admis à voir ce tableau avant qu'il figurât au salon, étaient unanimes pour prédire à l'auteur un succès prodigieux.

Héloïse avait paru attachée, elle aussi, une très-grande importance à cette œuvre de son mari. Contre son ordinaire, elle lui en parlait, l'encourageait à la persévérance, et aspirait au moment de l'exposition pour juger de l'effet que ce tableau produirait sur le public.

L'artiste sut un gré infini à la jeune femme de ce qu'il se plaisait à regarder comme une preuve d'affection. Déjà il se sentait près de se reconnaître injuste envers elle; entrevoyait dans l'avenir une vie moins pénible. Ce tableau conçu dans un moment de généreuse exaltation pourrait peut-être aider à la réalisation, non de la félicité rêvée, et qu'il avait perdue par sa faute, mais tout au moins d'un bonheur passible.

Enfin le grand jour de l'exposition arriva. Héloïse ne cachait pas sa joie. Elle avait hâte, disait-elle, d'aller voir de l'enthousiasme que le tableau de son mari allait inspirer.

Paul, aussi empressé qu'elle au fond, n'eût garde de se refuser à satisfaire ce désir. Il fit de l'insistance qu'elle mettait, tout en étant très flatté de son em-

pressement. Peut-être n'était-il pas tout à fait rassuré sur l'opportunité des remarques sangrenues qu'elle pourrait faire. Il savait par l'expérience que ses connaissances artistiques ne s'étendaient pas très-loin; mais ce jour-là, il se sentait disposé à l'indulgence. L'orgueil satisfait, le plaisir d'entendre vanter son œuvre l'auraient fait glisser plus volontiers sur un peu d'ignorance.

Une foule compacte se pressait autour du tableau. On vantait, dans des termes très-élogieux, sa ravissante composition. La tête sereine et résignée de Noémi, la pure et suave figure de Ruth, rendaient si bien les types charmant du poème biblique!

Héloïse promenait des regards rayonnants autour d'elle, elle prêtait une oreille attentive à tous les murmures qui s'élevaient pour vanter le tableau, qui, disait-on, aurait tous les honneurs du salon.

— J'espère que tu dois être content de toi? disait-elle à son mari quand ils se retrouvèrent chez eux. — Mais oui, répondit-il, sans feinte modeste, j'ai réussi au delà même de mes espérances. Toi, comment le trouves-tu? — Tout à fait gentil, dit-elle en souriant.

Gentil! ce mot agaçait les nerfs de l'artiste, il lui fit le même effet que fait une note fautive sur l'oreille d'un musicien conformat. Cependant il ne dit rien. Au fait, il eût été déraisonnable d'exiger que la jeune femme se servit, pour exprimer ce qu'elle éprouvait, d'autres mots que ceux dont elle pouvait comprendre la signification.

(La suite au prochain numéro.)